



Chapitre II

La mort est une deuxième naissance

1. La joie de mourir

Donc, la mort n'est pas la mort. Elle n'est qu'un passage à une nouvelle forme de vie, comme une nouvelle naissance. Mais comment ce passage se fait-il ? En quoi consiste cette nouvelle existence ? Procédons par étapes.

D'abord, il faut le dire, parce qu'il est toujours utile de savoir, pour le cas où... plus exactement pour le moment où il faudra bien faire ce passage : c'est merveilleux de mourir ! Reconnaissions honnêtement qu'avant, on peut souffrir et même terriblement. Mais c'est du passage lui-même que je veux parler.

Pendant la dernière guerre déjà, bien avant les révélations du docteur Moody sur les expériences aux frontières de la mort, le professeur Eckart Wiesenhütter avait été très intrigué par les réactions d'un jeune soldat de vingt-huit ans, aux intestins réduits en charpie par un éclat d'obus, et qui n'avait été sauvé que de justesse. Revenu à lui, pendant des jours entiers il refusa de parler. Enfin, il laissa échapper : « Pourquoi avez-vous fait ça ? » Ce n'est que bien plus tard qu'il osa raconter le sentiment de libération extraordinaire, de joie paradisiaque qu'il avait éprouvé et qu'on lui avait volé.

Quelques semaines plus tard, le professeur Wiesenhütter recueillait d'autres témoignages, mais plus précis, de deux garçons qui avaient failli se noyer et que l'on n'avait ramenés à la vie que difficilement. Ils gardaient un souvenir si merveilleux de leur expérience que c'est de la même mort qu'ils souhaitaient pouvoir partir définitivement quand l'heure serait venue. Ils n'ignoraient pas qu'ils connaîtraient d'abord la même angoisse. Mais ils savaient qu'elle ne durera pas et que la joie ensuite était telle... Le professeur recueillit le même témoignage d'un étudiant presque mort de froid au cours d'une randonnée à skis où il s'était égaré en plein brouillard. On dut l'amputer de doigts de la main et des orteils. Et pourtant, c'est bien ainsi qu'il déclarait souhaiter mourir si on lui en laissait le choix. Wiesenhütter apprit auprès de montagnards expérimentés que c'est bien ce que les sauveteurs redoutent. Les victimes, passé un moment de panique, éprouvent un tel bonheur que la volonté de lutter les abandonne.

La même remarque avait été faite depuis longtemps à propos des chutes en montagne. À tel point que l'on avait déjà pu écrire : « Mourir en tombant d'une grande hauteur est très agréable. » Cette impression est confirmée par bien des témoignages. M. Sigrist raconte ainsi que, dès le début de sa chute en montagne, « il s'est senti pénétré d'une béatitude surnaturelle et, tout le temps de sa chute, il lui a semblé nager dans une mer de délices⁹⁶ »...

« Nulle trace de cette épouvante ni de cette perte de souffle qu'on imagine d'ordinaire ; et je n'ai perdu conscience qu'en cessant de tomber. Mais je n'ai rien senti des nombreuses contusions reçues durant la chute... Je n'ai perdu conscience qu'en touchant violemment le sol couvert de neige et sans éprouver la moindre douleur. Je n'avais pas senti davantage les écorchures que je m'étais faites. Je ne puis imaginer de mort plus facile et plus belle. Naturellement, le retour à la vie apporte des sensations toutes différentes. »

J'ai emprunté cette citation à un très bel ouvrage, relativement ancien, mais que l'on a eu la très bonne idée de rééditer⁹⁷. Georges Barbarin a donné à son enquête un sous-titre qui en traduit fort bien l'exceptionnel intérêt : « Comment ne plus redouter l'instant de la mort. » On y trouvera une véritable anthologie de témoignages de

96. Eckart Wiesenhütter, *Blick nach drüben, Selbsterfahrungen im Sterben*; Gütersloher Verlagshaus 1974.

97. Georges Barbarin, *Le Livre de la mort douce*, première édition en 1937, deuxième édition Dangles, 1984, p. 133.

rescapés sur les mille et une façons de passer dans l'au-delà. Qu'on en juge plutôt par le programme : les noyés, les électrocutés, les asphyxiés par gaz, les ensevelis, les accidentés par collision, les victimes d'armes à feu, etc.

J'ai particulièrement apprécié le chapitre consacré à ceux qui se sont fait attaquer par des bêtes fauves. Voici comment Livingstone, le grand explorateur anglais, rapporte ses impressions d'une mauvaise rencontre avec un lion : « Il bondit sur mon épaule et nous tombâmes à terre ensemble... Le choc produisit une stupeur analogue à celle que doit éprouver la souris après la première secousse du chat. C'était une sorte d'état de rêve, où il n'y avait ni sensation de douleur, ni impression de peur, bien que je fusse absolument conscient de tout ce qui se passait. La peur n'existe pas et je pouvais regarder l'animal sans horreur. Cet état particulier est probablement produit chez tous les animaux tués par les carnassiers, et, s'il en est ainsi, il y a là un bien-faisant mécanisme par lequel le Créateur diminue la douleur de la mort. »

De même, Sir Edward Bradford, qui se fit dévorer un bras par un tigre, note qu'il « n'éprouva aucun sentiment de peur. La douleur se borna à la traversée de la main par les crocs. Le bras fut mastiqué comme chose inerte⁹⁸. »

De telle sorte que, si j'ai bien compris, et si affreuse que soit la chose, si l'on avait laissé cette pauvre bête finir son repas tranquillement, Sir Edward Bradford n'aurait pratiquement pas souffert. Il serait simplement passé dans l'au-delà.

J'exagère à peine, car Georges Barbarin note lui-même que, si l'on doit mourir noyé, il vaut mieux ne pas savoir nager. « Moins on est habile, plus on meurt avec simplicité⁹⁹. » Mais la réflexion est plus profonde qu'il n'y paraît. Il s'agit de l'importance d'un certain consentement final, et l'auteur consacre tout un paragraphe, avant de conclure ainsi son étude : « On a dit de la mort qu'elle était comme un sommeil. C'est trop et ce n'est pas assez. Bien-être, engourdissement, euphorie, elle ressemble à cette partie du sommeil qui confine à la volupté. Elle a un insensible mouvement de va-et-vient, le rythme vertigineux d'une idéale balançoire, et va si haut, si haut, qu'à la fin elle ne redescend plus¹⁰⁰. »

98. *Ibid.*, p. 137.

99. *Ibid.*, p. 99.

100. *Ibid.*, p. 197.

Cependant, il faut bien reconnaître que nous pratiquerions plus facilement ce « lâcher prise », cet abandon à la divine Providence, si nous en savions un peu plus sur ce qui nous attend après. Or, nous allons le voir, pour peu qu'on s'en donne la peine, il est maintenant possible d'en avoir déjà quelque idée. La paix extraordinaire, le bonheur profond qu'on peut lire sur le visage de certains morts n'est pas sans raison. Certes, on sait aujourd'hui le rôle que joue la sécrétion d'endomorphine dans cette euphorie, mais, comme nous le verrons, elle n'explique pas tout.

Quand on ne ramène pas le mourant à la vie, quand on ne le ramène pas de force dans notre monde, comment les choses se passent-elles ? Décrivons-les d'abord de l'extérieur.

Il ne semble, pas y avoir de règle absolue, uniforme. Chacun inventera un peu sa mort. Nous serons tous créateurs à ce moment-là.

Il semble, cependant, qu'on ne puisse pas prendre pour modèle ce qui se passe quand la mort n'est que momentanée, provisoire, comme pour tous ceux que l'on ramène finalement à la vie. Dans ce cas, le mourant se retrouve en dehors de son enveloppe charnelle, sans avoir un autre corps complètement constitué. Il peut voir, souvent entendre tout ce qui se passe en ce monde, traverser les murs et les plafonds, se déplacer instantanément et se retrouver où il le souhaite à volonté ; mais, le plus souvent, il n'a pas l'impression d'avoir vraiment un corps, ou alors il l'éprouve comme vaguement sphérique, sans contours précis et sans consistance, comme une sorte de « brume », de « nuage », de « vapeur » ou de « champ d'énergie¹⁰¹. »

On sait que ce phénomène de déorporation ou de sortie hors du corps peut d'ailleurs fort bien se produire indépendamment du contexte de la mort, d'un accident ou d'une opération. Il est vrai cependant que beaucoup de personnes qui se sont décorporées ou dédoublées ainsi pour la première fois, l'ont ensuite fait spontanément, en dehors de tout danger ; certaines ont même fini par pouvoir le faire à volonté. Enfin, il faut noter qu'il existe maintenant en France comme ailleurs des centres où l'on peut être initié à faire ce voyage hors du corps, dans l'« astral ». Il y a même des manuels,

101. Raymond Moody, *La Vie après la vie. Lumières nouvelles sur la vie après la vie*, Robert Laffont 1977-1978. Michaël Sabom, *Souvenirs de la mort*, Robert Laffont 1983. Kenneth Ring, *Sur les frontières de la vie*, Robert Laffont 1982. Georges Ritchie, *Retour de l'au-delà*, Robert Laffont 1986. Karlis Osis et Erlendur Haraldsson, *Ce qu'ils ont vu... au seuil de la mort*, éditions du Rocher 1977.

des guides pratiques, des méthodes, où l'on vous décrit minutieusement comment s'y préparer, s'y exercer...

D'après les enquêtes connues, 80 % de ceux qui ont fait cette expérience de décorporation provisoire se sont surtout éprouvés comme esprit, comme conscience désincarnée, beaucoup plus que comme vivant dans un nouveau corps. C'est du moins à ce résultat que sont parvenus, séparément, Celia Green aussi bien que Kenneth Ring¹⁰².

Il semble qu'ils soient tellement captivés par tout ce qu'ils voient et entendent qu'ils n'ont pas le temps de se demander sous quelle forme ils continuent à vivre. C'est ainsi que Mme Yolande Eck nous a raconté que, parvenue hors de son corps, en un magnifique jardin, elle eut l'impression d'y voir un banc et de s'y asseoir, et un peu plus tard, de se lever pour aller à la rencontre de l'être merveilleux qui s'avancait vers elle. Emplie de respect devant l'élévation spirituelle de cet être de lumière et bouleversée par l'amour qui en émanait, elle *tomba à genoux* devant lui. Mais en réalité ce n'est que plus tard, lorsqu'il l'eut renvoyée sur la terre malgré ses supplications, qu'elle pensa à vérifier si elle avait un corps. Très curieusement, elle raconte qu'elle essaya de se palper. Si bien qu'en racontant son aventure, elle fait chaque fois le geste de se pincer le bras. Elle a donc le sentiment de faire des gestes, ce qui implique bien qu'elle avait l'impression d'avoir un corps ; elle eut pourtant la surprise de ne rien rencontrer de consistant.

La constitution du corps spirituel

Dans le cas des mourants de mort définitive, en fait, tout donne à penser que les choses se passent autrement. Un véritable corps se constitue, un double, mais cela demande du temps.

Le phénomène était d'ailleurs connu depuis longtemps, mais les témoignages directs n'étaient pas assez nombreux et notre culture était, depuis ces derniers siècles, devenue trop étrangère à cela. Un retournement colossal est aujourd'hui en cours. Voici donc le récit, fait par un missionnaire au XIX^e siècle, des croyances des Tahitiens sur la mort. Ils croient qu'au moment de la mort : « L'âme est attirée en dehors du corps, d'où elle a été enlevée, pour être lentement et graduellement unie avec le dieu de qui elle était émanée...

102. *Out of the Body Experiences*, Ballantine, New York, 1968. K. Ring, *op. cit.*, p. 252.

Les Tahitiens en ont conclu qu'une substance, prenant forme humaine, sortait du cadavre par la tête. Car, parmi les rares privilégiés ayant le don sacré de voyance, certains affirment que peu après l'arrêt de la respiration du corps humain, une vapeur s'élève de la tête et plane un peu au-dessus en lui restant reliée par une corde vaporeuse. La substance, dit-on, augmente peu à peu de volume et prend la forme d'un corps inerte. Quand elle est tout à fait refroidie, la corde de liaison disparaît et l'âme à forme corporelle s'éloigne en flottant, comme emportée par des porteurs invisibles¹⁰³. »

Ce récit est tout à fait confirmé par des témoignages d'observateurs modernes et occidentaux. R. Crookall, dans son ouvrage *Out of the Body Experiences*¹⁰⁴, en donne une vingtaine d'exemples dont deux sont cités par K. Ring¹⁰⁵.

Estelle Roberts décrivit ainsi la transition de son mari : « J'ai vu son esprit quitter le corps. Il est sorti par sa tête et s'est peu à peu modelé en une réplique exacte de son corps terrestre. Il est resté en suspension à environ trente centimètres au-dessus de son corps, étendu dans la même position horizontale et relié à la tête par une corde. Puis la corde s'est brisée et la forme spirituelle s'est éloignée en flottant et a traversé le mur. »

L'autre récit provient d'un médecin du XX^e siècle qui possédait certainement des dons de médium. Voici donc comment le docteur R. B. Hout nous décrit la mort de sa tante : « Mon attention fut attirée... juste au-dessus de son corps physique, par quelque chose en suspension dans l'atmosphère à peu près à une soixantaine de centimètres au-dessus du lit. Je n'ai tout d'abord distingué rien de plus que le vague contour d'une substance brumeuse semblable à du brouillard. Il semblait n'y avoir là, en suspension, qu'une brume immobile. Mais, comme je regardais, peu à peu cette vapeur inexplicable prit du volume, devint plus dense, compacte, et se condensa sous mes yeux. Puis je fus ahuri de voir se dessiner des contours précis pendant que cette substance brumeuse prenait une forme humaine. Je compris rapidement que je voyais un corps ressemblant au corps physique de ma tante... Le corps astral [le terme est de Hout] restait en suspension, horizontalement, à moins d'un mètre au-dessus de sa contrepartie physique... J'ai continué de regarder et... le corps de l'esprit [ce terme est à nouveau

103. Greenhouse H.B., *The Astral Journey*, Avon, New York, 1974, p. 26, cité par Kenneth Ring : *Sur la frontière de la vie*, Robert Laffont 1982, p. 253.

104. University Books, New York, 1970.

105. *Op. cit.*, pp. 253-254.

de Hout] me sembla devenu complet. Je distinguais nettement ses traits. Ils étaient similaires à ceux du visage physique, mais rayonnaient de paix et exprimaient la vigueur au lieu de la vieillesse et de la douleur. Les yeux étaient fermés comme sur un sommeil paisible et une luminosité paraissait irradier du corps de l'esprit. Tandis que j'observais le corps de l'esprit en suspension, mon attention fut attirée, de nouveau intuitivement, par une substance argentée qui ruisselait de la tête du corps physique vers celle de l'esprit du *double*. Puis je vis la corde de liaison entre les deux corps. Et, tout en regardant, je me disais intérieurement : la *corde d'argent* ! J'en comprenais la signification pour la première fois. Cette corde d'argent était le lien de connexion entre les corps physique et spirituel, de même que le cordon ombilical unit l'enfant à sa mère... La corde était attachée après chacun des corps à la protubérance occipitale, juste à la base du crâne. À son point de liaison avec le corps physique, elle s'épanouissait en éventail et de nombreuses brindilles séparées se rattachaient séparément à la base du crâne. Mais, en dehors de ses points d'attache, la corde était ronde et d'un diamètre d'environ deux centimètres et demi. Sa couleur était celle d'un rayonnement lumineux translucide et argenté. Elle semblait vibrer sous l'effet d'une énergie intense. Je voyais des pulsations lumineuses la parcourir depuis le corps physique en direction de l'esprit du *double*. À chaque pulsation, le corps de l'esprit prenait vigueur et densité tandis que le corps physique paraissait plus apaisé et inerte... À ce moment, les traits devinrent très distincts. Toute la vie se trouvait dans le corps astral... les pulsations de la corde s'étaient arrêtées... Je regardai les brindilles de la corde qui s'ouvraient en éventail à la base du crâne. Chaque brindille claquait la séparation finale était imminente. Un double processus de mort et de naissance allait s'ensuivre... la dernière brindille de connexion de la corde d'argent craqua et le corps de l'esprit fut libre. Le corps de l'esprit, qui se trouvait jusque-là en lévitation (étendu sur le dos) se redressa... Les yeux fermés s'ouvrirent et un sourire éclaira les traits rayonnants. Elle m'adressa un sourire d'adieu et disparut. J'ai été témoin du phénomène ci-dessus comme d'une réalité entièrement objective. J'ai vu les formes de l'esprit par mon regard physique¹⁰⁶. »

Dans le cas de mort définitive, l'existence d'un second corps, corps « subtil » ou « spirituel », est certaine. Et même, très probablement, de plusieurs corps emboîtés les uns dans les autres comme des

106. Le lecteur aura sans doute fait le lien entre ce récit et certains dessins de William Blake où l'on voit, au-dessus du corps allongé, son double flotter à l'horizontale, à faible distance et commençant à s'en détacher.

poupées russes. Mais la façon dont ce second corps se dégage de l'enveloppe charnelle peut varier.

Il semble, sur ce point, qu'on puisse admettre les témoignages recueillis à propos des morts provisoires comme également valables pour les morts définitives.

La sortie, comme le retour, peut se faire par le haut de la tête, pratiquement par la fontanelle. Certains ont l'impression de se trouver comme aspirés hors de leur corps ou à nouveau introduits dans leur corps, comme par un entonnoir, mais sans douleur ; d'autres se sont sentis glisser hors de leur corps par le côté : « Entre le matelas et la barre de côté du lit, relate l'un des témoins, il me semblait que je passais à *travers* cette barre¹⁰⁷. »

La sortie peut aussi se faire par la bouche, comme l'idée du « dernier souffle » le suggère si bien. À ce sujet, nous avons la chance d'avoir un texte assez ancien, bien antérieur à toutes ces recherches et où le témoin a fait un effort tout particulier pour suivre toutes les phases du processus. Voici donc le récit de cette sortie du corps par la bouche telle que l'a vécue bien des fois la grande mystique allemande Marie-Anne Lindmayr.

Il s'agissait dans ce cas pour elle d'un type particulier d'extase, le plus profond. Elle en connaissait de deux autres sortes. Son confesseur lui avait demandé, en 1705, de lui en faire un récit détaillé : « J'ai prié le Seigneur de me faire percevoir le déroulement de l'extase en gardant le plein usage de ma raison, comme bien des mourants conservent jusqu'au dernier moment leur connaissance... J'ai expérimenté le début, le point culminant et la fin de cette extase. J'étais prise d'une grande faiblesse. Elle n'était pas la conséquence d'une faiblesse naturelle, mais de ce que Dieu voulait me faire voir ses merveilles. Cette faiblesse était accompagnée et suivie d'un froid d'une intensité inexprimable, indescriptible, qui commençait par la partie inférieure du corps et gagnait peu à peu le corps tout entier de sorte qu'il perdait toute sensibilité. Je sentais mon cœur cesser peu à peu de battre et mon souffle devenir de plus en plus court. Je sentais encore un peu de vie dans mon cœur. Comme un mourant à qui Dieu donne la grâce de la connaissance sent qu'il va de plus en plus mal et que son âme est sur le point de s'en aller, j'avais l'âme comme sur la langue. Avant ce départ de l'âme, je me sentais encore présente, mais j'étais extérieurement comme morte, absolument insensible, et froide comme la glace, sentant

107. Cf. Moody, *op. cit.* I, pp. 54-55.

moi-même un souffle froid. En un instant, la raison avait disparu avec l'esprit et au même moment je me trouvais conduite à l'endroit où le Seigneur voulait que je sois. Je demeurais ainsi durant plus de deux heures hors de mon corps. Quand mon esprit y rentrait, le Seigneur me le faisait connaître aussi. Comme si l'esprit m'envahissait – ce qui était l'affaire d'un instant –, je retrouvais toute ma raison. C'était pour moi tout à fait comme si, par la puissance de Dieu, un géant fort et puissant me saisissait et mon âme rentrait par la bouche comme elle était sortie par la bouche. Peu à peu je sentais de nouveau la vie dans mes membres et au bout d'une heure je recouvrerais un peu de sensibilité corporelle bien que mon corps fût encore raidi par le froid, qui ne disparaissait qu'au bout de quelques jours. Le Seigneur Dieu m'a aussi donné alors de comprendre que chaque fois que cela se produisait, ce n'était possible que par un miracle de sa toute-puissance¹⁰⁸. »

Mais le grand passage peut tout aussi bien se produire sans même que l'on s'en aperçoive. C'est le cas notamment, très souvent, lors d'un accident. Le corps spirituel se trouve projeté hors de son enveloppe charnelle. On a ainsi de nombreux récits de personnes qui se sont retrouvées à quelques mètres de leur voiture, toutes surprises de voir les gens accourir vers le véhicule et encore bien plus, évidemment, de voir que l'on en retirait leur propre corps.

Cette sortie immédiate de l'enveloppe charnelle peut aussi se produire dans des cas de forte fièvre et d'intense préoccupation sans aucun choc physique brutal. Le récit du jeune soldat américain George Ritchie est assez significatif.

À la suite d'exercices un peu poussés, il a pris froid, mais avec l'insouciance de cet âge, il se moque bien des médecins ou infirmières et même de sa température, qui a atteint 41,4 °C. Sa seule préoccupation est de ne pas manquer le taxi qui doit l'emmener en pleine nuit à la gare afin de rentrer chez lui pour les fêtes de Noël. Il s'est effondré pendant qu'on le passait aux rayons X. Brusquement, en pleine nuit, il se réveille dans une minuscule cellule où on l'a isolé : « Je me dressai en sursaut. Quelle heure était-il ? Je regardai la table de chevet mais ils avaient enlevé le réveil. Au fait : où étaient mes affaires ? ... Le train ! j'avais raté le train ! Je sautai du lit, pris de panique, cherchant mes habits... Mon uniforme n'était pas sur la chaise. Je regardai dessous, derrière. Pas de sac non plus. Où auraient-ils pu les mettre ailleurs

108. Cf. Marie-Anne Lindmayer, *Mes relations avec les âmes du Purgatoire*, éditions Christiana, Stein am Rhein, 1974, pp. 17-18.

que dans ce placard de chambre ? Sous le lit peut-être ? Je tournai autour et soudain me glaçai... Il y avait quelqu'un dans le lit ! Je vins plus près. C'était un tout jeune homme avec des cheveux bruns coupés court, étendu calmement. Mais c'était impossible ! Je venais juste de sortir de ce lit ! Pendant un moment je luttais contre ce mystère. C'était vraiment bizarre, mais je n'avais pas le temps... »

Il sort précipitamment pour voir si ses vêtements ne seraient pas chez le garde... Ce ne sera que bien plus tard qu'il comprendra que ce corps sur le lit était le sien. C'était lui-même. Il s'ensuivra une recherche de son propre corps à travers des baraques tous semblables, une véritable quête mystique à la recherche de lui-même. Recherche vraiment étonnante¹⁰⁹.

En lisant ce récit, on ne peut s'empêcher d'imaginer la situation et de voir ce double qui s'assoit sur le bord du lit en se dissociant de son enveloppe charnelle comme dans la célèbre séquence de *Vampyr* de Karl Dreyer, où le double d'un homme se lève ainsi pendant que son corps charnel reste assis sur un banc. Le double, évidemment, ne projette aucune ombre sur le sol. Mais que l'on ne s'y trompe pas, l'histoire de George Ritchie est bien authentique. C'est même « l'une des trois ou quatre plus extraordinaires » que R. Moody connaisse, et la première qu'il ait entendue et qui l'a conduit aux recherches que l'on sait.

On serait tenté de croire que ce passage dans l'au-delà, sans même s'en apercevoir, n'est possible que dans le cas de mort provisoire. Ceux qui sont bien morts, eux tout de même, doivent s'apercevoir du passage, le sentir. Eh bien non ! Mais, évidemment, ils ne sont pas revenus dans ce monde pour nous le dire. On ne peut donc le savoir qu'en faisant confiance à d'autres types de témoignages, et notamment aux médiums.

Je n'évoquerai, rapidement, que deux histoires, toutes deux rapportées par Jean Prieur¹¹⁰.

La première est un peu tragique. Un ouvrier se tue sur Je coup en allumant une lampe à souder dans une cuve à essence, vide, mal nettoyée et mal ventilée. Ce qui ne l'empêchera pas, bien sûr, de rentrer tranquillement chez lui... sans son corps charnel, le seul malheureusement que la plupart des gens puissent voir. Chez lui, tout le monde est en pleurs et parle de sa mort. Il essaie de rassurer sa mère, de lui

109. Cf. George Ritchie, *Retour de l'au-delà*, Robert Laffont 1986, pp. 49-50.

110. *Les morts ont donné signe de vie*, édition de poche, Fayard 1976.

montrer qu'il est là, de lui parler... peine perdue. C'est finalement chez une voisine qu'il va trouver assistance. D'abord une femme qui, sans le voir, sent sa présence et peut, en pensée, dialoguer directement avec lui. Elle n'ose cependant pas lui expliquer ce qui s'est passé. Une autre personne, en visite chez la première et qui peut même le voir, l'aidera. Il faudra beaucoup de patience à ces deux femmes pour lui faire admettre qu'il est passé dans l'autre monde. Enfin, un de ses parents, trépassé avant lui, viendra le chercher. Ce jeune garçon restera un ami fidèle des personnes qui l'ont ainsi secouru. Il viendra assister, de l'invisible, à leurs cercles bibliques et leur amènera quelques-uns de ses nouveaux amis, aussi invisibles que lui. Il leur déclarera même un jour : « Comment se fait-il que des choses aussi importantes ne soient pas enseignées dans l'Église ? Ils sont criminels de ne pas en parler. Si on savait ce que vous savez, ce que je sais maintenant, on ne serait pas angoissé de ce côté-ci comme je l'ai été dans les premiers temps. Si on savait ce que vous savez, on n'aurait jamais peur de mourir¹¹¹. »

Il est vrai que, jusqu'à un certain point, les Tibétains sont depuis bien longtemps mieux préparés à cette épreuve. Le célèbre *Bardo Thodol*, leur livre de préparation à la mort, explique à l'avance : « Sans cesse, involontairement tu erreras. À tous ceux qui pleureront [tu diras] : «Je suis ici, ne pleurez pas.» Mais comme ils ne t'entendront pas, tu penseras : «Je suis mort», et à ce moment encore tu te sentiras malheureux. Ne sois pas malheureux pour cela¹¹². »

L'autre histoire de mort, réellement mort mais sans l'avoir remarqué, a quelque chose de franchement drôle. C'est celle d'un pauvre camionneur portugais qui a eu un accident. La cabine est complètement carbonisée, mais il a dû trépasser sans s'en apercevoir car il continue à faire des efforts désespérés pour redresser son camion. C'est une jeune femme qui, passant près du lieu de l'accident en voiture, grâce à ses dons de médium peut comprendre et décrire la scène. Un peu plus tard, en repassant au même endroit, elle ne voit plus le camion qui a dû être dégagé, mais, à sa surprise, elle voit sur le bord de la route le même camionneur portugais, tentant, toujours aussi désespérément, de faire de l'auto-stop. Il est vrai, comme nous le verrons, qu'une fois dans l'au-delà, le temps n'est plus le même !

111. *Op. cit.*, p. 178.

112. Le *Bardo Thödol*, *Livre des morts tibétains*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Maisonneuve 1977, p. 139 ; même idée, pp. 86, 138...